

– Gideon Greif. Colloque sur les Sonderkommandos. Bruxelles.



© Georges Bouchoux

LES TUERIES À L'EST

COLLOQUES SYNCHRONES Deux colloques, l'un à Paris, l'autre à Bruxelles, sont venus interroger la Shoah à l'Est. Nouveaux acquis, relectures critiques.

En mai 2013, deux colloques internationaux, organisés par l'Université Paris-8 (dir. Annie Epelboin & Assia Kovriguina), et par la Fondation Auschwitz de Bruxelles (dir. Philippe Mesnard & Frédéric Crahay), ont porté respectivement sur la Shoah en URSS et les Sonderkommandos. Ouvrant une réflexion pluridisciplinaire sur des aspects encore mal connus du processus d'extermination des Juifs par les Einsatzgruppen et dans les chambres à gaz, les deux manifestations, qui ont réuni des chercheurs d'Europe, des États-Unis, d'Israël, ont permis, parallèlement, de mettre en lumière les raisons du relatif manque de visibilité de ces problématiques et de ressaisir les mutations conceptuelles dont elles font l'objet. Si une place importante a été accordée à l'étude des pratiques de mise à mort et de la matérialité des dispositifs d'anéantissement (lieux, organisation et déroulement des tueries, fonctionnement des chambres à gaz et des crématoires), les enjeux épistémologiques, éthiques et pédagogiques qui s'en dégagent ont pu être également ●●●

●●● cernés et mis en débat (ainsi, la question de la preuve face au négationnisme a émergé de manière forte à Bruxelles lors de la discussion ayant suivi les communications de Jean-François Forges *Les lieux du travail des Sonderkommandos dans l'histoire des centres de mise à mort* et de Piotr Setkiewicz *Les nouvelles investigations concernant les Bunkers I et II à Auschwitz-Birkenau*). La réception de ces problématiques dans les espaces publics soviétique, puis postsoviétique d'un côté, occidental de l'autre a aussi été largement explorée.

Le colloque de Paris se donnait en outre pour but d'aborder le problème de l'imbrication des violences s'étant déroulées dans les territoires qui ont été le théâtre à la fois de l'extermination des Juifs et des purges stalinienne. Cette tentative de penser de manière conjuguée les deux événements à partir du concept de territoire, qui s'inscrit dans un courant de recherche émergent (cf. *Terres de sang* de Timothy Snyder et *Shatterzone of Empires* d'Omer Bartov et Eric D. Weitz), nécessitait de repenser les interdits politiques qui, en URSS, avaient pesé sur l'histoire du génocide, et les logiques qui ont conditionné l'implication des populations locales dans l'extermination de leurs voisins : celles de « guerre civile » ou de « génocide de proximité ».

À Bruxelles, ont été mis en lumière les mécanismes de marginalisation des témoignages des Sonderkommandos. Ces derniers ont, en effet, pâti de l'image dégradante donnée d'eux par d'anciens déportés comme par des non-déportés (exposé de Philippe Mesnard, *Images des Sonderkommandos*). On s'est donc penché sur les idées reçues, mises à mal, entre autres, dans les deux formes d'actions par lesquelles ils se sont opposés aux nazis, les évasions (Igor Bartosik) et les révoltes (Sila Cehreli). Ces actes de résistance, dont il s'agissait de ressaisir de manière nouvelle le sens et l'organisation, démentaient en particulier l'idée selon laquelle les Sonderkommandos n'auraient eu aucun contact avec d'autres détenus et révélaient le rôle de la solidarité au sein de leurs équipes. Par ailleurs, dans son analyse des textes de Sonderkommandos et des difficultés de traduction qu'ils posaient, Batia Baum a montré qu'une vie religieuse était maintenue par ces prisonniers qui priaient au « cœur de l'enfer », et célébraient toutes les fêtes. Outre leur visée documentaire, ces témoignages avaient, selon elle, une fonction de repérage face à la réalité incompréhensible de la destruction, ce qui confirme le statut de victime des Sonderkommandos.

Selon Gideon Greif, la plupart des historiens avaient peur d'aborder cette dimension des camps d'extermination qui, de ce fait, a été rarement approchée spécifiquement, noyée dans une vision plus globale et vague de collaboration où les Sonderkommandos étaient confondus avec les kapos et les Judenräte.

Si, entre l'Est et l'Ouest, les questions littéraires et historiographiques ne se répartissent pas de la même façon face au génocide, les tueries ayant été documentées, en URSS, uniquement par des témoins dont la parole a rapidement été occultée ou confinée dans la clandestinité (Leona Toker, *La périodisation de la littérature soviétique de l'Holocauste*), en revanche, pour des raisons très différentes, les historiens, en Occident, ont montré jusqu'à présent une certaine réticence pour l'étude des centres de mise à mort, perçus comme des lieux anhistoriques, où, faute de sources, l'on ne pouvait identifier ni acteurs ni victimes (Sila Cehreli). Selon Gideon Greif, la plupart des historiens avaient peur d'aborder cette dimension des camps d'extermination qui, de ce fait, a été rarement approchée spécifiquement, noyée dans une vision plus globale et vague de collaboration où les Sonderkommandos étaient confondus avec les kapos et les Judenräte.

Au cours de ces deux colloques, on s'est interrogé sur la nature, le statut et l'usage des sources (procès-verbaux d'interrogatoire de SS, voisins et survivants). À Paris, une table ronde avec Annette Wiewiorka, Assia Kovriguina, Yann Potin, Leonid Terouchkine) était spécifiquement consacrée au rôle des archives dans l'élaboration des connaissances et des représentations ; on y a abordé l'histoire des archives du *Livre Noir* qui révèlent les pratiques de réécriture des témoignages et

de leur littérisation en URSS (Leonid Terouchkine). Le propos de Yann Potin, qui retraçait l'évolution du terme « archive » (à travers notamment une relecture de *Mal d'archive* de Derrida) et engageait une critique de l'illusion selon laquelle les archives contiendraient « l'atome de vérité », renvoyant à la dimension politique de leur constitution, a rencontré une forte incompréhension de la part de certains chercheurs russes ; on voyait ainsi la différence qui subsiste dans l'approche des sources entre l'Occident et l'ex-URSS où l'inaccessibilité durable de ces dernières leur a conféré un statut d'instance de vérité suprême, difficile encore à remettre en cause. L'impact de l'ouverture des archives russes sur l'étude des Sonderkommandos a été également évoqué à Bruxelles (Pavel Polian), la littérature yiddish de la destruction constituant une autre source importante, insuffisamment prise en compte par les historiens jusqu'à présent.

L'analyse du processus d'anéantissement a débouché, à Paris comme à Bruxelles, sur la critique de la notion d'extermination industrielle. Il a été notamment montré que les tueries pratiquées par les Einsatzgruppen ne constituaient pas une antichambre de la Shoah, mais bien sa réalisation : au moment où se met en place l'assassinat par gaz qui permet au bourreau de ne pas voir sa victime (et qui nécessite de trouver une troisième catégorie pour manipuler les cadavres), les deux tiers des Juifs ont déjà été assassinés. Il s'agissait ainsi de questionner la modernité d'Auschwitz au sens large, en tant qu'aboutissement d'un dispositif bureaucratique et technique, mais aussi sa limite : un regard de près sur les centres de mise à mort révèle que la bureaucratie reste à l'arrière-plan cédant la place à la barbarie, ce qui oblige à relativiser la différence entre la Shoah à l'Est et à l'Ouest.

Les deux manifestations se font mutuellement écho dans l'importance accordée aux documents visuels de l'extermination, œuvres d'artistes (Véronique Chevillon a propos des dessins et croquis de David Olere) ou photographies (Philippe Mesnard, Michaël Prazan). Ainsi, à Bruxelles, un retour sur la polémique entre Lanzmann et Didi-Huberman au sujet de l'exposition des 4 clichés pris depuis l'intérieur d'une chambre à gaz, en août 1944 (présentée par Clément Chéroux en 2001), a été l'occasion de réfléchir sur la doxa occidentale de la (non)représentation de la Shoah, mais aussi sur les modalités de sa mise en questionnement ; à Paris, la marginalisation des tueries à l'Est dans l'espace public occidental a été pensée en lien avec le discours

apophatique sur le génocide, proclamé « événement sans témoins » alors que les massacres se sont déroulés sous les yeux de la population locale et ont pu être captés par des images.

Une analyse critique des termes désignant les processus d'extermination, aussi bien par les témoins eux-mêmes que par des acteurs de la mémoire, a accompagné le travail des chercheurs à Paris comme à Bruxelles. On a pu voir, par exemple, combien le terme de « Shoah par balles », qui s'est imposé ces dernières années pour qualifier les tueries à l'Est, reflète la difficulté à décroiser les savoirs sur la « solution finale »,

Le colloque sur les Sonderkommandos apportait une réflexion sur la centralité d'Auschwitz dans les représentations occidentales du génocide et, plus généralement, dans les discours mémoriels, ainsi que sur la cartographie mentale que cette centralité a produite ; celui sur la Shoah en URSS cherchait à faire vaciller cette centralité en proposant une reconfiguration des données spatiales de l'extermination qui prendrait davantage en compte l'expérience de l'Europe centrale et orientale. Les enjeux de ces deux manifestations ne se limitaient donc pas à l'établissement de nouveaux paramètres historiques ou conceptuels, ni même à la mise en place d'approches croisées de sources historiques et artistiques : elles visaient également à surmonter la fracture entre l'Est et l'Ouest dans la construction des savoirs. ■

Luba Jurgenson

Une analyse critique des termes désignant les processus d'extermination, aussi bien par les témoins eux-mêmes que par des acteurs de la mémoire, a accompagné le travail des chercheurs à Paris comme à Bruxelles.